

Hélène Martin

Apprendre l'anthropologie, le féminisme et l'amitié

Connaître Ellen Hertz c'est passer de surprise en surprise, aimer, entrer en révolutions. Ellen ouvre des chemins que l'on découvre ensuite seule, mais elle n'est pas loin, à faire ses propres observations. On la retrouve dans une clairière, à une croisée, près d'un champ. On échange, on s'interroge, on apprend, on rit, et on repart, sachant que l'on se retrouvera.

Au jour où j'écris ce texte, je suis en congé professionnel à Cape Town, un peu plus de vingt ans après avoir rencontré Ellen. C'était au tout début de mon parcours scientifique, alors que j'étais assistante de recherche et d'enseignement à l'Institut d'anthropologie de l'Université de Lausanne. Ellen était maîtresse-assistante; elle est ensuite devenue une « copine », ainsi que nous nous appelons en tant que membres du comité de rédaction de *Nouvelles Questions Féministes*, ma directrice de thèse, une collègue d'écriture, modèle, complice, amie.

Amies, c'est un numéro de *NQF* que nous avons coordonné, avec Françoise Messant, Christine Delphy, Helen Fügen et Alice Sala. Nous y avons écrit :

« *Life's Adventures, de Mary Carmichael, est une fiction. Virginia Woolf se donne à voir lisant cet ouvrage et tombant sur ces trois mots décisifs : "Chloé*

aimait Olivia”. Elle se dit médusée et, ce faisant, fait prendre conscience à la lectrice de l’absence, en littérature, de femmes cultivant des relations d’amitié. Puis [...] elle nous fait comprendre que l’amitié entre femmes, et non la concurrence et la jalousie, aurait pu modifier le cours de l’histoire.» (Martin et al., 2011: 1)

Ce qui est sûr, c’est que connaître et aimer Ellen a modifié le cours de mon histoire.

Ma vie est jalonnée d’aléas avec Ellen, quel que soit le sens dans lequel je prends les choses. Ce texte ne sera donc pas chronologique. Il suivra quelques chemins où Hélène, la jeune Hélène surtout, a rencontré Ellen, d’une manière qui l’a transformée.

Il me surprend et m’amuse de constater que la thématique sur laquelle je travaille actuellement, à Cape Town, le *unhousedness*, fait écho à la première recherche pour laquelle j’ai été engagée, sous ta responsabilité, Ellen, et avec Marcelo Valli. La recherche portait sur l’«exclusion» (le mot n’était pas de notre fait et nous a fait travailler). Ce n’est toutefois pas de cette thématique que j’aimerais parler ici, mais d’une anecdote dont tu es l’héroïne et qui a constitué pour moi une révélation, une piste d’envol. Nous étions à une réunion de recherche. À mes yeux de jeune assistante en anthropologie, j’assistais à un rituel quasi sacré, dont j’espérais respecter les codes que je connaissais mal. Nous avions sur nos têtes deux autorités, notre professeur et notre financeuse. La séance était difficile et tu étais fortement engagée dans la discussion, avec ton sens critique, ton tact, ton aplomb et ton humour. Je t’écoutais avec une attention extrême parce que ce que tu disais soit mettait en forme et en mots des impressions que j’avais, soit m’apprenait des choses auxquelles je n’avais jamais pensé et dont je voulais me souvenir. La réunion était polémique et semblait ne jamais devoir finir quand tout à coup tu as terminé l’une de tes interventions par: «*Mais je dois attraper le train de 17 h 48 pour aller chercher mes enfants et je vais donc devoir vous quitter.*» Tu t’es levée, as pris ton sac, mis ta veste, as dit au revoir à tout le monde et t’en es allée. J’étais abasourdie, admirative, et aussi apeurée pour toi... à coup sûr ce départ soudain ne respectait pas les codes. Revendiquer un agenda privé contre celui si prestigieux de la recherche m’apparaissait inconcevable

(c'était en Suisse il y a longtemps, dira-t-on...) et susceptible de graves conséquences. Toi partie, il y eut encore quelques mots échangés mais on décida de clore la réunion, au soulagement de notre petite équipe. Et la vie, ainsi que ta carrière, suivirent leur cours.

Je venais d'assister à une imposition, celle de ton agenda de mère sur celui de la science – même s'il est certain qu'il fallait exceller comme scientifique pour être dans le même temps respectée comme mère. Moi qui, enfant, m'imaginai en homme chaque fois que j'envisageais une activité professionnelle un peu sérieuse, je venais d'apprendre qu'il y avait différentes manières d'être scientifique, y compris avec le «e» du féminin, ainsi que différents «répertoires du féminin» possibles. Quelle surprise, quel pas de côté, quel nouvel horizon! Il fallait absolument faire comme toi et je ferai comme toi.

On ne peut pas écrire, en féministe, «répertoires du féminin», est-il relevé dans l'édito du numéro de *NQF* «Les répertoires du masculin». Car «une telle initiative susciterait, à raison, des cris d'indignation. Choisir comme outil conceptuel “le féminin” tiendrait de la confusion sexiste qui amalgame la femme (un idéal-type), les femmes (une catégorie sociale), la féminité (une essence) pour en faire un seul et unique “problème”» (Hertz, Martin et Rey, 2002: 5). Désamalgamer: oublier «la femme», qui n'existe pas, désessentialiser pour penser les rapports de domination produisant les catégories sociales. Simple, mais pas a priori. Il a fallu s'engager dans un chemin déstructurant et libérateur.

Désessentialiser, c'est un des buts de *NQF*. Le numéro «Les répertoires du masculin» est le premier paru en Suisse, et tu l'as coordonné avec Séverine Rey et moi. Je n'en reviens toujours pas. Être associée au comité de rédaction de *Nouvelles Questions Féministes* et à ce premier numéro, c'était entrer en révolutions. J'étais donc féministe, moi? Trop chouette! En fait je ne l'étais pas ou du moins, comme l'illustre l'épisode ci-dessus, je ne faisais pas grand-chose de féministe, même si mon cœur – mes lectures, mes révoltes, mes espoirs – l'était. Les études genre m'étaient encore passablement inconnues, et plus encore les études sur les masculinités. Pour ce premier numéro, j'ai lu et lu et j'ai adoré ce que j'ai découvert mais je ne savais rien en faire. Tant pis pour vous, qui avez tenu le numéro pendant que je

lisais – merci! – et tant mieux mais tellement tant mieux pour moi : que tu m’aies entraînée dans l’histoire collective du comité de rédaction de *NQF* a accompagné la mienne.

Les « copines » doit être une traduction locale de *sisters*. Dans l’édito du numéro « Amies », nous avons aussi écrit :

« L’amitié entre femmes a joué un rôle majeur dans la lutte contre le sexisme. En prenant conscience de leur oppression commune, certaines militantes se sont reconnues dans la métaphore de la sororité ; forme de parenté fictive à dessein politique, la “sororité” entre femmes a été une rhétorique puissante pour les aider à surmonter les obstacles qui les entravaient et à contrer les effets dévastateurs de l’hétéroréalité : la haine de soi et la division des femmes entre elles. »

Il s’agit dès lors, poursuivions-nous, de « désapprendre » la dévalorisation de soi et la méfiance à l’égard des autres femmes « *pour vivre et travailler dans la solidarité* » (Martin et al., 2011 : 3).

Quand j’ai été engagée comme assistante, tu étais en congé maternité. Si bien que lorsqu’il a été décidé que je t’assiste pour préparer et dispenser un séminaire d’une année en anthropologie culturelle et sociale, je ne t’avais jamais vue. Je pensais que j’allais m’adapter à tes intérêts et projets scientifiques. La Chine, où tu avais réalisé ta thèse ? L’anthropologie (économique ?) anglophone – quelle angoisse, faudrait-il travailler en anglais ? Mais quand il fallut définir le thème du séminaire en question, tu m’as demandé (par téléphone ? par mail ? en tout cas je ne t’avais toujours pas vue) sur quoi j’aimerais travailler. Ébahie et ravie par le souci que tu manifestais à l’égard de mes intérêts, j’ai proposé un thème relatif à mon projet doctoral. Puis je me suis mise au travail avec la volonté de bien faire et très peu d’assurance et je t’ai fourni, au début de l’été, un dossier boulimique d’articles, de programme et de feuilles de consignes. J’ai ensuite essayé d’oublier, le temps de mes vacances, que j’avais mis entre tes mains toutes les preuves de mon incompétence. Mais à la fin de l’été, tu m’as chaleureusement remerciée de tout mon travail et déclaré que tu prenais le relais pour finaliser les choses. Envolés ma honte anticipée, la certitude de devoir me remettre à la tâche pour corriger mes erreurs,

l'assujettissement de la subalterne, et mon sentiment d'imposture. Sais-tu comme ton retour fut valorisant et engageant ?

Autant toi que les copines de *NQF*, vous avez représenté pour moi des « *figures alternatives de faire science* » (Ruault, Hertz, Debergh, Martin et Bachmann, 2021 : 12) : une science affective, engagée, réflexive, assurément collective, qui prend au sérieux le travail scientifique sans se prendre trop au sérieux. Ce que j'ai appris, ce n'est pas seulement un nombre inespéré de connaissances mais aussi la légitimité de n'en avoir pas d'abord ainsi que celle de s'interroger, ouvertement, et ensemble. J'ai appris la force du collectif. En conséquence, apprendre et réfléchir sont devenues une activité de joie et de liberté, « *émancipatrice* » et « *productrice de l'identité de soi* » (Martin et al., 2011 : 6).

C'est grâce à ma participation au groupe de rédaction du numéro « L'ambivalence du travail : entre exploitation et émancipation » que j'ai pu rédiger ma thèse. Non seulement en raison de l'immense matière que les réflexions collectives conduites pour réaliser ce numéro m'ont apportée. Mais également parce que ce numéro, en mettant en question « *ce qui fut une évidence pour le féminisme, l'importance déterminante de l'indépendance matérielle* » (Messant, Martin, Roca i Escoda, Rosende et Roux, 2008 : 4), était une magnifique leçon de réflexivité, qu'illustre bien le titre de l'édito avec son point d'interrogation : « Le travail : un outil de libération pour les femmes ? » Et enfin parce que le numéro et le colloque dont il est issu étaient une fête, une démonstration d'amitié et de reconnaissance en l'honneur de l'une d'entre nous, la sociologue du travail Françoise Messant. Travailler dans l'amitié, savoir prendre le risque de poser le doute sur les postures que l'on a adoptées, être portée, emportée, par un collectif rigoureux et solidaire m'ont donné la connaissance et l'enthousiasme nécessaires pour risquer une thèse.

Et puis, c'est avec toi que j'ai terminé ce doctorat : revoir la première version à l'aide de tes suggestions constructives, écrites en marge et à la main, avec quelques remarques amusées et amusantes. Et puis la défendre. J'étais alors juste devenue mère, mon enfant faisait ses premières vocalises dans le public. On pouvait être scientifique et mère.

Parce que tu partages tes connaissances et tes étonnements, parce que tu manies l'autodérision sans jamais verser dans l'autodénigrement, il

m'a été possible de te faire part de mes doutes. Bien avant de défendre ma thèse, j'avais lu et encore lu et je n'étais pas sûre d'avoir compris l'origine de la domination masculine selon Françoise Héritier (une théorie dont la cohérence et la vocation universaliste sont quand même un peu surprenantes, du moins aux yeux d'une anthropologue qui se familiarise au constructivisme). Ne pas être certaine d'avoir compris ce que j'avais lu, c'était bien gênant car je devais donner un cours d'une ou deux périodes à ce propos même. Mais il n'a pas été gênant de te faire part de mon embarras. Cet embarras était conforté par l'architecture du bâtiment qui symbolisait le poids de l'institution. Les couloirs du B2, comme s'appelait alors le bâtiment de l'Université de Lausanne au sein duquel se trouvait, quelque part, notre Institut, étaient faits de lignes droites, d'escaliers hélicoïdaux et de plateformes en V, placés en symétrie et qui ne menaient jamais où l'on se rendait – symbolisant pour moi la lourdeur de l'institution et mes errements intellectuels de jeune chercheuse: j'arrivais à la salle de cours 1120 quand je voulais atteindre la salle 1024, tel secrétariat ou le bureau d'un-e collègue – la numérotation des salles étant étrangement organisée à partir du milieu du bâtiment, lequel n'était repérable de nulle part. Mais en descendant au hasard l'un des escaliers tournants et en m'arrêtant au bon étage (une lumière grisâtre indiquait que l'on avait atteint le rez-de-chaussée), je savais pouvoir rejoindre par ces chemins de traverse la cafétéria, lieu à la fois dans et hors l'institution, où tu m'avais donné rendez-vous pour que je raconte ma compréhension de l'origine de la domination masculine selon Françoise Héritier. Tu m'as écoutée attentivement tout en mangeant ta tranche de gâteau aux fraises sur fond de crème anglaise. Et puis tu m'as dit que tu comprenais les choses comme moi. Et j'ai pu aller donner mon cours, confiante.

À propos de cours, une autre anecdote, et ses suites. La scène, rapide, se passe en fin d'après-midi dans un couloir du B2 où nous nous croisons par hasard – par erreur de parcours? Tu es pressée de rentrer chez toi parce que, m'expliques-tu avec cette distance amusée que tu adoptes souvent sur toi-même, mais aussi avec le sérieux avec lequel tu entreprends les choses, tu dois donner demain le premier cours d'une longue série, sur la Chine. Or, tu ne sais pas encore ce que tu vas dire. Je m'arrête de respirer, pensant (te disant?) que je me demande comment

tu vas survivre. Et je réalise dans le même moment que je serais quant à moi tout à fait incapable de donner un cours de plus d'une ou deux périodes, faute de posséder une connaissance approfondie et solide d'une quelconque thématique. L'angoisse projective que je ressens pour toi se superpose à la conscience introspective de ma propre ignorance: je suis au début du chemin. Et ce n'est pas si mal, c'est même très bien d'être au début d'un chemin qu'on a envie de suivre. «*Mais ça va aller*», me rassures-tu en précisant «*j'ai encore jusqu'à demain pour me préparer*».

Cette brève rencontre de couloir, le sais-tu (mais non tu ne le sais pas), en a suscité une autre qui s'est rejouée durant les premières années où j'ai eu à assurer des enseignements de plusieurs cours: Hélène est sur le chemin de son cours, avec dans son sac ses notes, ses dias, des exemples tirés de lectures, d'un terrain ou, ceux que je préfère, du quotidien. Le moment est vertigineux, tant parce qu'elle se réjouit de transmettre tout ça que parce qu'elle ne sait pas si elle y arrivera. Mais elle a mis au point une astuce efficace pour entrer en jeu. Et c'est un jeu de rôle: elle convoque Ellen en imagination et s'y identifie: elle devient alors une personne très compétente se sachant pourtant faillible (comme c'est humainement rassurant), sérieuse tout en pouvant rire et faire rire, qui pourra éventuellement être déstabilisée sans pour autant perdre pied, une personne assurée mais dont l'assurance ne ressemble jamais à de l'arrogance. C'est ainsi qu'«Hellen» a démarré tous les premiers cours qu'elle a dispensés. Ellen modèle.

Ce sont là quelques chemins que tu as ouverts devant moi et que j'ai suivis avec bonheur. Aujourd'hui encore, à Cape Town, tu n'es pas très loin, ni *NQF*. La recherche participative que je mène porte sur l'accès à l'eau des personnes qui dorment dans les rues. Une femme a pris en photo un petit carré de verdure urbaine à côté de l'endroit où, avec quelques compagnons, elle a posé ses trois *cardboards* [cartons] et sa *blanket* [couverture]. La photo montre un arbuste entouré d'herbes grasses. Elle l'a commentée en disant: «*These people also need water*» [Eux aussi ont besoin d'eau]. En l'écoutant, c'est le numéro «Androcène» de *NQF* que Lucile Ruault, Marlyse Debergh, Laurence Bachmann, toi et moi avons récemment coordonné qui m'a envahi l'esprit. Dans la phrase de cette femme très pauvre, on peut comprendre tout à la fois une mise

en question de la division nature/culture, l'évidence des liens entre les vivant-e-s et le souci de partager une ressource aussi essentielle, et en l'occurrence difficile d'accès, que l'eau.

Certes, en m'intéressant au récit d'une femme sur les conditions d'existence de laquelle pèsent très fort les rapports de colonialité, de classe et de genre, je fais l'exact contraire de ce que nous proposons avec le numéro «Androcène»: «*décal[er] le regard de celles et ceux qui subissent l'altération des conditions environnementales [...] sur les acteurs qui sont responsables de cette dégradation, sur ceux qui en ont le plus bénéficié – et qui continuent d'innover en la matière...*» (Ruault et al., 2021 : 10). J'ai quelques arguments politiques qui me conduisent à le faire, lesquels ne répondent toutefois pas très bien à mon malaise face à mes privilèges – peut-être pourra-t-on en discuter un jour? Quoiqu'il en soit, j'aimerais vraiment parvenir à traduire à la fois l'extrême violence des oppressions et la beauté de la vie qui leur résiste. Je suis aujourd'hui moins sûre que jamais d'y parvenir; je me dis qu'il faudrait être romancière, cinéaste, poète... Du moins, avoir travaillé sur ce numéro avec vous toutes me donne des pistes pour essayer d'articuler «*les études environnementales, décoloniales et de genre*» (Ruault et al., 2021 : 8).

C'est en féministe, Ellen, et en féministe californienne que tu es arrivée en Suisse. Ce devait être un peu le choc, pour toi, de te familiariser à un contexte si peu féministe. D'autres peut-être auraient réprouvé et se seraient découragées. Mais en féministe tu as au contraire innové, imposé des pratiques, tu as soutenu et inspiré des femmes et des projets. Avec les copines de *NQF*, vous avez perverti un univers scientifique masculin qui n'était pas favorable aux chercheuses locales, introduit un espace transgressif engageant à faire science autrement: ensemble, dans le long terme de relations d'amitié qui permettent de se reconnaître comme des êtres à la fois faillibles et fortes, originales et solidaires.

Aujourd'hui, tu t'engages aussi dans un féminisme soucieux des questions environnementales. Au risque d'anthropomorphisme – mais pourquoi pas – il semble que c'est aussi le souci du petit oiseau à l'air obstiné et revendicateur que l'on découvrait récemment sur ton profil de téléphone. Connaître Ellen, c'est encore et toujours être surprise, rire et regarder autrement.

Références

- Hertz, E., Martin, H. et Rey, S. (2002). Composer avec l'égalité: (re)maniements masculins [Édito]. *Nouvelles Questions Féministes* [«*Les répertoires du masculin*»], 21(3), 4-12.
- Martin, H., Hertz, E., Messant, F., Delphy, C., Fueger, H. et Sala, A. (2011). Les relations d'amitié [Édito]. *Nouvelles Questions Féministes* [«*Amies*»], 30(2), 24-33.
- Messant, F., Martin, H., Roca i Escoda, M., Rosende, M. et Roux, P. (2008). Le travail, outil de libération des femmes? [Édito]. *Nouvelles Questions Féministes* [«*L'ambivalence du travail*»], 27(2), 4-10.
- Ruault, L., Hertz, E., Debergh, M., Martin, H. et Bachmann, L. (2021). Patriarcat, capitalisme et appropriation de la nature [Édito] *Nouvelles Questions Féministes* [«*Androcène*»], 40(2), 6-16.

DAVID BOZZINI, MARION FRESIA,
OLIVIA KILLIAS, ANNE LAVANCHY (ÉD.)

ENGAGEMENTS

Penser la responsabilité de l'anthropologue
avec Ellen Hertz

ETHNOGRAPHIES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2024
Rue du Tertre 10
2000 Neuchâtel
Suisse

www.alphil.ch

Alphil Diffusion
commande@alphil.ch

DOI: 10.33055/ALPHIL.00594

ISBN: 978-2-88930-610-7

ISBN PDF: 978-2-88930-611-4

ISBN EPUB: 978-2-88930-612-1

Cet ouvrage a été publié avec le soutien :

– de la Faculté des lettres et sciences humaines
de l'Université de Neuchâtel;



– du Fonds Gold Open Access de l'Université
de Neuchâtel;

– de la Société des amis du Musée d'ethnographie
de Neuchâtel (SAMEN);

– de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel;



– du décanat de la Faculté des lettres et sciences humaines
de l'Université de Neuchâtel;

– du Département des sciences sociales de l'Université
de Fribourg.



Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Illustration de couverture: Grégoire Mayor.

Table des matières

Anne Lavanchy, Olivia Killias, Marion Fresia et David Bozzini <i>L'art de l'engagement</i>	9
Julia Eckert <i>Some Thoughts on Commitments as Responses and Promises</i>	33
Yvan Schulz, Angela Lindt <i>The Rocky Path of the Engaged Anthropologist: Ellen Hertz on CSR and Corporate Accountability</i>	47
Stefan Leins <i>Money Rules the World, but How? Debating Power in the Anthropological Work on Finance</i>	65
Heinz Käufeler <i>The "Hilarious Turn" in Modern Anthropology: Recollections of a Professional Joking Relationship</i>	77
Helen F. Siu <i>Shared Commitments: A Note on Engaging with Ellen Hertz for Forty Years</i>	83
Marc-Olivier Gonseth <i>« Là-haut sur la colline » : une vision des liens entre le Musée d'ethnographie de Neuchâtel et l'Institut d'ethnologie de l'Université</i>	89
Florence Graezer Bideau et Marylène Lieber <i>S'engager et transmettre en féministe: pour une éthique du care à l'université</i>	109

Hélène Martin	
<i>Apprendre l'anthropologie, le féminisme et l'amitié</i>	127
Thierry Wendling	
<i>Cultiver l'amitié</i>	137
Jean-Yves Pidoux	
<i>Esquisse d'ethnographie conjugale</i>	145
Ola Söderström	
<i>L'albatros et la cage du canari</i>	159
Notices biographiques des auteur·e·s	169

Marylène Lieber est sociologue, professeure en études genre à l'Université de Genève. Ses travaux portent principalement sur la politisation et la prise en charge des violences de genre, ainsi que sur les dynamiques genrées des espaces et des mobilités. De son adolescence académique comme postdoctorante chez Ellen Hertz, elle retient avoir arpenté les rues de Taipei, Hong Kong et Neuchâtel; avoir été initiée aux saveurs incontournables des *Liu Shao Bao*; et avoir appris le soulagement que procurent les listes de ce qui n'est – et ne sera pas – fait. Elle partage avec Ellen une passion contrariante pour le *jello* importé directement des États-Unis.

Angela Lindt is associated researcher at the Institute of Social Anthropology, University of Bern in Switzerland, where she completed her PhD in 2020. Her research focuses on the judicialization of mining conflicts in Peru and on the use of law by transnational mining corporations, protest movements, and state actors. Together with Ellen Hertz, she has designed a research project on CSR professionals in Switzerland, on their training and their values. Since 2022, she has been working as Head of Development and Climate Policy at Caritas Switzerland.

Hélène Martin est professeure à la Haute École de travail social, Lausanne (HES-SO). Elle a réalisé sa thèse, qui a porté sur les aménagements de la tradition dans le cas de l'entrepreneuriat féminin au Maroc, sous la direction d'Ellen Hertz. Elle a ensuite conduit différentes recherches dans le champ du genre et de la sexualité et, plus récemment, sur les expériences de sans-abrisme analysées à l'intersection des rapports de genre, de classe et de colonialité. Parmi ses publications, les articles qu'elle a rédigés avec Ellen Hertz ont été pour elle des grandes expériences, pleines de surprises, de plaisir et d'enseignements.

Jean-Yves Pidoux est sociologue de formation. Il a rédigé une thèse sur les théories théâtrales de l'acteur, et a enseigné à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne pendant une vingtaine d'années. Il a ensuite été élu à la Municipalité de Lausanne, et a dirigé les Services industriels durant trois législatures, passant ainsi de la scène à la tribune, des didascalies aux kilowattheures. À peine entamé le troisième millénaire, il a rencontré Ellen Hertz, qu'il a fini par épouser (et réciproquement). Réussir à lui cacher pendant des mois